

DENTAN, Samuel-François (v1810-1864)

DENTAN, Samuel-François, né à Lutry (près de Lausanne en Suisse) vers 1810, missionnaire laïc de la Société des missions de Lausanne (1834-1845), et de la Société missionnaire américaine (1846-1864), décédé à Saint-Louis Missouri, en 1864 probablement. Il avait épousé Persis Skimmer en octobre 1835. Il a été inhumé à Saint-Louis.

Samuel-François Dentan est né à Lutry (district du Lavaux dans la proche banlieue de Lausanne) ou à Yverdon, à une date qui nous est pour l'instant inconnue, autour de 1810, puisqu'il a 50 ans au recensement américain de Hoyleton en 1860. Henri Olivier le dira « de faible constitution » en 1835 contrairement au « vigoureux » Gavin (voir plus loin). Beaucoup de Dentan ont été pasteurs dans le canton de Vaud ou à Genève. Nous ignorons tout de ses parents et de sa famille. Elle devait être assez religieuse et elle a dû être sensible au Réveil pour que Samuel veuille devenir dès son jeune âge missionnaire à l'étranger.

Nous savons que c'est la communauté d'Yverdon qui a accepté de défrayer le coût de ses études à l'Institut de la Société des missions évangéliques de Lausanne. Puisque l'occasion se présente de partir à l'étranger en 1834, il les interrompt après sa deuxième année. En fait, il ne devait pas faire le voyage avec Daniel Gavin, mais comme l'ami proche de ce dernier qui devait l'accompagner s'était noyé peu avant le départ, Samuel s'est offert spontanément pour prendre sa place. Leurs deux destins seront liés pour les dix années suivantes et les éléments biographiques que nous donnerons pour chacun seront parfois les mêmes.

La Société pensait convertir d'abord les Indiens de l'Ouest du Canada, notamment des Métis qui parlaient français, mais elle acceptera finalement de s'occuper de l'Ouest américain et c'est vers le Haut-Mississippi qu'elle dirigera ses agents qui partiront en 1834.

Le groupe missionnaire de cette année-là était composé d'Henri OLIVIER, pasteur chevronné, de son épouse Jenny Exchaquet et d'un serviteur, ainsi que de Daniel GAVIN et de Samuel DENTAN. Ils passèrent par Paris, se rendirent au Havre où, le 26 août, ils montèrent à bord d'un bateau marchand, par économie. Ils entreprirent un long voyage (53 jours et demi) par une mer houleuse et des vents contraires qui les obligèrent à emprunter les voies maritimes du sud ayant alors à y subir la chaleur tropicale. Olivier a eu le mal de mer et Dentan a souffert de la chaleur. Sur le bateau, la nourriture était rare et peu variée (pommes de terre). Ils abordèrent à New York le 18 octobre 1834 et y furent accueillis par les chrétiens de la ville, particulièrement par le pasteur presbytérien connu Samuel Hanson Cox (1793-1880). Ils la quittèrent ensuite le 25, remontant l'Hudson et le Richelieu pour arriver à Montréal le 29. Ils furent reçus dans cette ville par le pasteur presbytérien George W. Perkins qui les invita peu après à quitter leur hôtel pour loger chez lui en attendant de savoir ce qu'il fallait faire.

Puisque la saison était assez avancée et que la navigation était sur le point de prendre fin, on convint que les missionnaires demeureraient à Montréal et s'adonneraient à l'étude de la langue anglaise. Les pasteurs et les membres des communautés anglophones montréalaises insistaient pour que les nouveaux venus oeuvrent plutôt dans leur ville que dans des régions éloignées. Olivier y prêcha avec plus ou moins de succès puis finit par tenir les réunions dans son propre foyer. Gavin et Dentan ne manquèrent pas d'aller voir à Caughnawaga (aujourd'hui Kahnawake) ce que pouvait être un village indien, mais la langue les empêcha de bien communiquer avec ces autochtones. Pendant que Daniel Gavin continuait à étudier, Samuel Dentan accepta de s'occuper pour l'hiver de l'école de L'Acadie, prenant la relève d'Isaac Cloux¹. Ce qu'il fit pendant quatre mois, initiant une vingtaine d'élèves aux rudiments de la lecture et du calcul. Cet enseignement était une denrée rare avant 1840 et l'école élémentaire n'ouvrait le plus souvent qu'à la saison morte.

Au printemps suivant, le Comité de Lausanne jugea que les missionnaires devaient continuer leur route vers l'Ouest et les païens. Olivier et son épouse préférèrent rester dans la ville tandis que Gavin et Dentan quittaient Montréal le 23 avril 1835. Ils se rendirent à Kingston où leurs voies se séparèrent, leur objectif étant de se retrouver dans le Haut-Mississippi en octobre. Dentan suivit son hôte, le pasteur méthodiste Joseph Stinson, et l'accompagna jusqu'à Grape-Island (près d'Orillia, au nord du lac Simcoe) où il devait se rendre. À cette époque, avant l'arrivée des chemins de fer, les trajets se font surtout par voies navigables quand c'est possible. Dentan y séjourna un bon moment, profitant de la présence d'un chef indien méthodiste qui servait d'interprète dans l'église de M. Scott et qui pouvait lui fournir de nombreux renseignements sur le mode de vie des autochtones. Il constata que certains entendaient parler de Jésus pour la première fois!

Il partit de là pour se retrouver à l'île Mackinaw le 14 septembre bien après que Gavin y soit passé à la fin mai. Dans cette station située à la jonction des lacs Huron et Michigan, Dentan se trouvait dans une mission presbytérienne au milieu d'Amérindiens convertis venus des tribus environnantes. Sur l'île, Dentan fera la connaissance de Persis Skimmer. Cette enseignante et assistante-missionnaire était née à Whiteboro, NY (près d'Utica) le 18 septembre 1808, avait enseigné dans le comté d'Oneida à partir de 1825 et était arrivé dans la station de Mackinaw le 4 novembre 1830. Les choses furent vite conclues entre eux puisqu'ils s'épousèrent en octobre 1835. Comme Samuel Dentan devait gagner la Prairie-du-Chien tel que convenu, il partira seul, tandis que son épouse continuera d'enseigner sur place pour quelques mois encore.

Dentan a raconté son voyage dans une brochure de 28 pages qui illustre à merveille les difficultés des déplacements dans ces contrées encore sauvages pour une expédition de quelque 350 km par voilier et 380 km sur terre. Il ne se mettra en marche que le 20 octobre, et gagnera par bateau à voile Green Bay. Nous apprendrons ainsi qu'il

¹ C'était dans la région de Kingston qu'avait oeuvré le menuisier vaudois Isaac Cloux en 1831 lequel avait trouvé ses élèves indisciplinés et malpropres et était rentré à Montréal après quelques mois. Grâce au seigneur W. Plenderleath-Christie, il avait enseigné à l'école de L'Acadie avant de regagner la Suisse au début de 1833 à la grande déception du Comité.

espérer travailler avec son compagnon, mais leurs routes vont bifurquer à nouveau peu après.

Pour mieux nous situer, il est nécessaire de savoir que les Sociétés missionnaires américaines ont fondé successivement quatre stations dans cette région: la plus à l'ouest, au lac Quiparle (traduction du nom sioux Lakota, sur la rivière Wisconsin tout près de Watson MN), au fort Snelling (au confluent des rivières Minnesota et Mississippi, où est l'aéroport de Minneapolis/Saint-Paul aujourd'hui), au lac Harriet (comté d'Hennepin, à huit kilomètres au nord-ouest, dans la ville de Minneapolis également,) et enfin, au sud-est de Saint-Paul, à la Prairie-du-Chien (au confluent des rivières Wisconsin et Mississippi).

C'est l'American Board of Commissioners of Foreign Mission qui avait chargé le pasteur T. H. Williamson, également médecin, de visiter les Dakotas pour voir comment on pourrait leur assurer une éducation chrétienne. Épaulé par le pasteur Jedidiah D. Stevens², le fermier Alexander Higgins, leurs femmes et deux institutrices, Mesdemoiselles Sarah Poage et Lucy Stevens, ils arrivèrent au fort Snelling en mai 1835 et furent bien reçus par les officiers. Ils y fondèrent la première église en juillet. Le groupe se sépara ensuite, les Stevens, vers le lac Harriet tout proche où ils s'établirent en septembre, Lucy y reprenant son rôle d'institutrice, et le D^r Williamson et les autres, vers le lac Quiparle, à 225 km plus à l'ouest.

Le choix de l'emplacement pour l'action des missionnaires suisses s'inscrivait donc dans cet ensemble. Le 18 février 1836, Dentan et Gavin partirent en mission exploratoire sur la glace afin de se rendre à quelque 240 kilomètres plus au nord, sur la rive ouest du fleuve à l'extrémité d'un élargissement du Mississippi qu'on avait baptisé lac Pépin. C'est à six kilomètres au nord de cet emplacement au Minnesota que se sont installés les Red Wings qui faisaient partie de la tribu des Dakota³. Les missionnaires logent chez M. Rock. Au début de mai, Daniel Gavin rejoint seul la bande des Wabasha, dans le comté de Trempealeau, à quelque 120 kilomètres plus au sud, toujours sur les rives du Mississippi mais à l'est. Dentan reste plus longtemps au Lac Pépin puis va chercher son épouse à la Prairie-du-Chien et rejoint enfin Daniel Gavin le 1^{er} juillet. Ce dernier se réjouit de les voir arriver et ne tarit pas d'éloges sur sa femme. « Celle-ci est une personne qui a de la vie, qui est très-désireuse de l'avancement du règne de Dieu, ne craignant pas les privations, très disposée à s'y soumettre s'il le faut, d'un caractère facile, jouissant d'une bonne santé; elle embrasse les intérêts de notre mission comme les siens propres; elle aime à employer son temps d'une manière utile; tout son désir est de nous seconder l'un et l'autre dans le service du Seigneur. » (p. 42) Malheureusement, la santé de Dentan est déficiente, il est très affecté par la chaleur qui lui donne des maux de tête.

² Ce missionnaire était né à Peterborough NH en 1800. Il avait franchi le lac Michigan accompagné de son épouse et de sa nièce (certains disent sa sœur) célibataire, Lucy Cornelia, pour venir travailler auprès des Indiens Stockbridge à Green Bay où ils arrivèrent en 1829 et ils se mirent à leur tâche missionnaire. En 1834, on l'avait consacré prédicateur laïc puis ordonné en 1835.

³ Les Blancs ne furent autorisés à s'établir à cet endroit qu'à partir de 1851, les missionnaires étant l'exception qui illustre bien leur travail de pionniers.

Persis Skimmer prend en charge l'école, la bande faisant confiance aux missionnaires qu'elle juge désintéressés. Cette dernière avait pourtant été décimée dans l'année par la petite vérole, perdant 15 maisons sur 25 et laissant de nombreuses veuves et orphelins. Les missionnaires en hébergent quelques-uns par nécessité. Un Canadien de passage n'en revient pas du travail de Dentan. « Il m'a dit que c'était inconcevable de voir l'ouvrage que ce missionnaire a fait pour les sauvages, et la quantité de terre qu'il leur a labourée pour l'ensemencer au printemps Ce Canadien manifestait une grande surprise de ce qu'un homme qui n'a jamais travaillé à la terre, avait pu s'y mettre ainsi. Bien souvent, m'a-t-il dit, M. Dentan tient lui-même les cornes de la charrue, et sa femme lui aide dans ce travail » (p 183) En novembre, pendant que les Sioux sont à la chasse, Dentan redescend seul à la Prairie pour parfaire sa connaissance de la langue, une chose est de s'y débrouiller, une autre est en effet d'y prêcher la Parole de Dieu avec facilité.

Par ailleurs, trouvant que la station de Trempealeau est maintenant bien installée, il expose au comité missionnaire de Lausanne son intention de répondre à la demande de la bande Mdé wakanton du lac Pépin qui insiste pour avoir des missionnaires chez elle. Il trouve l'endroit central, leur donnant accès aux autres tribus sioux de l'intérieur. De plus, comme le gouvernement parle d'acheter la station des Wabasha, Lac-Pépin offrirait une solution de repli avantageuse. Même si le comité trouvera qu'il ne faut pas diviser ainsi les forces et le personnel de la mission, sa réponse lui arrivera trop tard, les lettres mettant de quatre à cinq mois pour rejoindre leur destinataire. Le Comité doit concéder cependant qu'à une telle distance, les missionnaires peuvent prendre des initiatives pour le bien de l'évangélisation.

Gavin et Dentan ne voyaient pas les choses du même œil. Gavin préférait s'établir dans une bande, s'y bâtir une maison et créer un point de mission durable. Dentan, fort de l'expérience d'autres missionnaires américains, trouvait qu'une station indienne entourée de Blancs comme à la Prairie-du-Chien subissait une influence délétère, autant par le trafic de l'alcool que par la mentalité des personnes établies dans l'Ouest et qu'il fallait plutôt s'installer dans une bande autochtone isolée. Son épouse vantera son choix le 16 décembre 1837.

« Je crois que, maintenant, tous ceux qui connaissent la position de notre établissement pensent qu'elle ne pouvait être mieux choisie. Le sol est excellent pour les prairies; les pâturages sont bons; il y a près de nous du bois de charpente en abondance, et un bateau à vapeur aborde à la porte de notre maison. Si nous restons ici plusieurs années, nous pourrions craindre avec le temps l'influence immorale des colons européens; mais comme les métis-sioux possèdent une grande étendue de terre au sud de notre établissement, que l'ouest et le nord sont toujours occupés par les natifs et que le fleuve nous sépare du terrain récemment vendu aux États-Unis, nous sommes aussi à l'abri de ce fléau, qu'une station chez les Sioux peut l'être. » (p. 271)

Les arrangements récents (1837) entre le Gouvernement et les autochtones prévoient une allocation pour les écoles de chaque district et une autre pour qui enseignerait l'économie rurale, avec un salaire annuel de mille dollars. Dentan espère bien obtenir ces deux tâches pour donner un rôle aux protestants et éviter que les catholiques canadiens ne s'en emparent d'autant plus qu'elles apporteraient un allègement au fardeau de la Société missionnaire lausannoise.

Dentan, qui est redescendu à l'hiver 1837 chercher ses affaires à la Prairie, revient à Trempealeau et quitte vers le milieu de février pour son nouveau poste. Il a des difficultés à se procurer ce qui lui est nécessaire faute d'argent et doit attendre, pendant que les prix montent par rareté... Son épouse le rejoint peu après, mais il n'a pas d'endroit où la loger et elle demeure chez le pasteur Stevens à Saint-Pierre. Les autochtones s'attendent à ce que les missionnaires vaudois leur fassent des cadeaux et les nourrissent gratuitement comme le font les méthodistes à une centaine de kilomètres plus au nord. Les Suisses ne veulent pas entrer dans cette spirale et ne donnent qu'aux malades ou aux vieillards. Pendant que son mari travaille toute la journée à l'extérieur, c'est son épouse qui reçoit les gens, les écoute, tout en jouant d'habileté pour éviter les demandes de nourriture. Elle soigne les malades, donne à manger aux enfants et aux vieillards. Elle fait travailler les femmes en échange de pain ou d'autres aliments.

Les installations sont rudimentaires, allant au strict nécessaire, même des meubles ont été fabriqué avec la hache et la scie par Dentan lui-même. Rossier qui y arrive ajoute :

« D'autres détails aident à comprendre leur vie dans le désert; tels qu'une grande scie pour se faire soi-même des planches; des peaux d'ours et une peau de buffle qui servent tout à la fois de lit et de couverture lorsqu'il faut passer la nuit dehors, sur la terre ou sur la neige; de la toile et d'autres objets avec lesquels ils paient les services des Sioux. Une emplette du même genre et qui étonnera nos lecteurs, est celle d'un chat. » (p. 228)

Il y avait tellement de souris qui dévoraient les provisions et les habits que cet achat n'avait rien de superflu.

Si Gavin est très à l'aise en sioux, Dentan n'est pas en reste. Il s'est confectionné un dictionnaire de 3000 mots avec équivalents français et anglais. Il a traduit plusieurs contes en français, et des fables françaises en sioux. Il a aussi traduit en sioux plus de mille phrases qu'il avait composées sur toutes sortes de sujet. Infatigable, il s'est même mis à l'étude du grec et de l'hébreu afin de traduire des passages bibliques; il avait ainsi traduit les Psaumes à partir de l'original en 1838. Son épouse souligne leur travail de pionnier dans ce domaine car, contrairement à d'autres peuplades où le chemin a été frayé depuis longtemps, pour les Sioux, tout reste à faire. Il y a quatre ans, il n'existait pas un seul missionnaire parmi eux, pas un livre, pas un maître capable, et pas un moyen d'étudier la langue. « La grande difficulté consiste à trouver des termes pour leur transmettre des notions correctes sur les choses spirituelles et leur donner une instruction religieuse. C'est là que vos missionnaires ont été arrêtés. » (p. 233)

Dentan et sa station du lac Pépin peut enfin respirer au début de 1839 parce que le comité missionnaire a pu leur faire parvenir les sommes nécessaires pour payer les dettes encourues et les délivrer de leurs soucis matériels. Le montant de 600\$ fourni par le Gouvernement pour le soutien aux autochtones facilitera aussi les choses. Les missionnaires gardent toujours à l'idée de transformer les Indiens chasseurs en agriculteurs! Peu après leur arrivée, Persis essaie de mettre en marche une école avec sept ou huit enfants pour leur apprendre à lire et à chanter, mais la présence autochtone aux assemblées du dimanche demeure fort modeste.

La station de Trempealeau avait dû fermer en 1838 tout comme celle du pasteur Jedidiah D Stevens, appelée Winona, située sur la rive ouest du Mississippi à une quinzaine de kilomètres. Ce pasteur avait également travaillé à Saint-Pierre à quelques kilomètres au nord du lac Pépin, puis avait fondé la station du lac Harriet en 1835. Gavin avait été amené à le connaître ainsi que sa nièce, Lucy Cornelia, qui le soutenait comme institutrice. Ils finirent par s'épouser le 12 juin 1839, peu après le retour du séjour de Gavin au lac Quiparle pour des traductions en sioux.

À la même époque, Samuel et Persis se portent très mal et vont même aller consulter un médecin à Saint-Pierre. Samuel a une maladie pulmonaire et on craint que ce soit la tuberculose, bien que cela ne se soit pas avéré plus tard, et Persis ne s'est pas bien remise depuis la naissance de leur petit garçon. Ils vont rester de nombreux mois absents de la mission, tentant de se soigner au mieux. En septembre, la maladie de Samuel se complique d'une fièvre intermittente qui revient tous les deux jours. Il connaît des hauts et des bas durant tout l'automne, se consolant dans la prière. Sa femme est à ses côtés, profitant du calme hors de la tribu pour consacrer plusieurs heures par jour à la lecture ou à l'étude du sioux. La maladie se poursuit avec des hauts et des bas dans les deux premiers mois de l'année, et ce n'est que le 27 février 1840 qu'ils peuvent prendre un bateau pour rentrer, arrivant à Red Wing le 29 en compagnie du frère Rossier qui était venu les voir. Lui aussi est malade et très sensible au climat. Il songe sérieusement à rentrer en Suisse.

Les missionnaires se mettent à réévaluer leur mission. On constate le peu de considération que leur accordent les autochtones malgré certaines manifestations positives ici et là. De plus, il pourrait y avoir la concurrence des catholiques avant peu et finalement, les querelles des Sioux avec les Chippeways menant au meurtre d'un des leurs enveniment la situation au point que le message se perd dans la guérilla et le désir de vengeance. Comme le dit un texte missionnaire de l'époque : « Si les Sioux ne veulent pas recevoir le salut que leur apportent les messagers de Christ, ceux-ci, secouant la poussière de leurs pieds, porteront leur pas vers l'ouest, à ces milliers d'âmes auxquelles la Parole n'a pas encore été apportée. » (p. 383-384).

Le 16 mai 1840, Dentan se retrouve seul au lac Pépin. Rossier, Gavin et sa femme viennent de partir pour la Prairie-du-Chien et sa propre épouse est allée à Saint-Pierre accoucher d'un petit garçon; elle ne sera de retour que le 19. Gavin revient le 30; la communauté pense alors s'établir près du fort Snelling. Le 8 juin, tous partent en bateau pour Saint-Pierre avec les effets de la mission. De son côté, Gavin descend avec son épouse à la Prairie-du-Chien puis il continue seul jusqu'à Quincy (à 600 km plus au sud) parce qu'il désire être consacré au ministère. Arrivé le 26 juin, il sera reçu pasteur congrégationaliste le 9 juillet. Rossier est retourné en Suisse et c'est à Saint-Pierre que Dentan et son épouse attendent leur compagnon d'œuvre avant de partir pour Fort Snelling.

Il semble que les familles Dentan et Gavin d'une part et de Gideon et Samuel Pond, venues du lac Harriet d'autre part, occupent pour un an en 1840-1841 une maison

de pierre appelé Baker House proche du camp Cold Water, à moins d'un kilomètre du Fort Snelling. Nous ignorons cependant de qui les missionnaires se sont occupés durant cette année. La solution ne pouvait être que temporaire. Après concertation, Gavin et Dentan, dont la santé s'est améliorée, décident de s'établir à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix où M. Prescott, un chrétien acquis à l'œuvre missionnaire, pourra les accueillir et veiller sur leurs familles en cas de nécessité. (Le village aujourd'hui a gardé son nom.) On y voit l'avantage d'être à proximité d'autres villages sioux tout en pouvant desservir sur les lieux une quinzaine de familles francophones dépourvues de tout secours religieux.

Pourtant le nouvel emplacement se révéla assez vite insatisfaisant. L'ancienne bande de Red Wing le trouvait trop proche des Chippeways et seuls certains membres osaient s'y risquer. Les visites occasionnelles des missionnaires à leur ancien village n'assuraient pas à la communauté un suivi satisfaisant. C'est pourquoi Dentan, à la suite de la sollicitation des anciens, décida d'y revenir avec son épouse et leur enfant âgé de quelques mois (leurs deux autres ayant été confiés à la garde des parents de Madame Dentan en Illinois). Les Sioux étaient enfin déterminés à avoir une école, coupant l'herbe sous le pied de l'évêque catholique qui voulait en établir une à Red Wing; on favorisait plutôt les protestants qu'on connaissait, bien que les attentes du chef de la tribu ne soient pas désintéressées. Il pensait en effet engager son neveu Jaques Fraiser et pouvoir retirer de cet emploi une partie de la somme que le gouvernement y allouait. Dentan ne put prendre qu'une vingtaine d'élèves faute de place. Un fermier de l'endroit, M. Doe, se joignit aux missionnaires pour construire une école plus appropriée et s'engagea même à en payer la moitié. On reconnaît ainsi à Dentan d'avoir ouvert la première école du comté de Pierce dans le Wisconsin.

A l'été 1842, l'école rejoignait de 20 à 30 enfants, mais au moment de la chasse, l'enseignement fut interrompu pour ne reprendre un peu moins activement qu'à l'hiver; les leçons étaient souvent trublées par des adultes qui venaient se chauffer devant le feu. Les services du dimanche sont peu suivis, mais tout de même, les autochtones ont de multiples occasions d'entendre parler de Dieu. Au printemps 1843, devant les résultats insatisfaisants de ses démarches sur la rive nord pour obtenir une école à Trempealeau, son ancienne mission, Gavin décide de rejoindre Dentan, se consacrant exclusivement à la prédication dans le village des Red Wings. Retourne cependant, le chef de la bande n'est plus favorable à l'instruction des enfants et trouve que c'est autant d'argent perdu pour les Sioux.

À l'été 1843, quand Dentan retombe gravement malade et que la bande est atteinte d'influenza, c'est Gavin qui passe son temps à visiter les malades et à administrer des remèdes. Un très grand nombre de Sioux souffrent ensuite d'une fièvre aiguë puis d'une forme de choléra. Dans ces conditions, l'école est abandonnée et les responsables tentent d'obtenir pour eux l'argent destiné à l'éducation, comme l'avait obtenu la bande de Trempealeau. Par ailleurs, assister à une assemblée dominicale répugne à ces Sioux, mais ils viennent bien voir les missionnaires individuellement. Ces derniers espèrent que la situation finira pas changer. Pourtant, certains doutes commencent à s'insinuer dans les esprits. « Nos entretiens avec eux nous montrent, hélas combien ils sont adonnés à leurs

superstitions, peu effrayés de l'idée d'offenser Dieu, et avec quelle légèreté ils envisagent les plus grands crimes. [...] Et la plupart des Blancs que nous voyons, nous affligent encore plus que les Indiens. Ils ne croient pas que la Bible puisse contribuer aucunement à changer les Sioux, et s'ils ne nous le disent pas d'une manière ouverte, tous leurs propos reviennent à ceci, que la chose doit nous être démontrée par l'entière inutilité de tous les efforts tentés pour leur faire du bien. » Il y a de quoi se décourager en effet. (p. 179)

Son épouse a maintenant confié ses trois enfants (qui ont moins de quatre ans alors) à leur grand-mère, convaincue qu'ils seront mieux soignés que dans le contexte rude où doivent vivre leurs parents. En automne 1844, Samuel ira leur rendre visite, soulignant au passage qu'il fait bon vivre parmi des chrétiens plutôt que dans le désert du paganisme où il se trouve. Il pense que les améliorations que connaît périodiquement sa maladie sont une indication de Dieu pour qu'il reste à son service comme missionnaire. Mais ici comme chez Gavin, on voit quand même poindre une forme de lassitude devant le peu de succès obtenu, même si on ne veut pas s'y laisser aller.

À l'hiver 1844-1845, après le retour de la chasse des autochtones, Madame Dentan a pu tenir son école jusqu'à la fin de février, moment où les enfants se sont de nouveau dispersés. Elle précise que nombre d'hommes sont venus chez M. Gavin, nombre de femmes sont venues chez elle, que certaines avaient bien compris l'évangile, mais qu'elles n'avaient pu ouvertement renoncer au culte de leurs pères et s'exposer aux persécutions qui en seraient la conséquence. Cependant les grandes fêtes religieuses païennes découragent les missionnaires, notamment celle qui consiste à s'enivrer pendant plusieurs jours, obligeant femmes et enfants à se réfugier chez les missionnaires pour échapper aux orgies.

L'été 1845 marque un tournant pour la mission et pour l'avenir de Dentan également. En effet, insatisfait des résultats de son travail missionnaire, Gavin choisit de quitter Red Wing, de se rendre à Peterboro NY pour visiter les parents de sa femme puis de passer avec elle au Canada avec son enfant, laissant donc le couple Dentan seul.

Dentan continue l'œuvre à Red Wing, sonne tous les dimanches matins pour prévenir les Indiens qui sont aux champs que c'est le jour du Seigneur, mais plusieurs se moquent de cet avertissement. D'autres aimeraient bien qu'il reste parmi eux et qu'il ne les abandonne pas comme l'a fait Gavin. Les Sioux sont de nouveau malades à l'été et plusieurs succombent. Pour être moins seuls, les Gavin vont chercher leurs trois enfants à Galesburg pour leur tenir compagnie, du moins pour l'hiver. Un voyage dans le sud à Galena remonte le moral de Samuel, mais « le spectacle de la mort spirituelle qui l'entoure l'affecte à tel point, qu'il n'a pas tardé à ressentir ses douleurs à la tête et au cœur. Il est loin d'être aussi bien que l'hiver dernier » (p. 187)

Ce dernier missionnaire vaudois, aux prises avec des problèmes de santé récurrents, résilia à son tour son contrat avec la Société de Lausanne. N'ayant plus de missionnaires en sol américain, le comité décida de passer la main et d'abandonner son travail auprès des Amérindiens. En 1846, la Société lausannoise remettait son œuvre

entre les mains de l'American Board of Commissioners of Foreign Missions. Le Dr Williamson tentera désespérément de leur trouver un remplaçant. Ce n'est qu'en 1848 que John et Mary Aiton y viendront accompagnés de Joseph et Maria Hancock au milieu de l'année suivante.

Dentan, qui était toujours à Red Wing malgré sa démission, venait d'avoir une grave congestion. On avait décelé chez lui une maladie cardiaque congénitale qui s'était souvent manifestée jusqu'à présent et dont on faisait enfin le diagnostic. Elle allait encore se ressurgir de temps à autre jusqu'à la dernière attaque qui l'emportera quelque vingt ans plus tard. En 1847, il se retira dans un autre village indien du nom de Caposia (village de la petite corneille, encore appelé Red-rock), toujours au Minnesota, un peu plus au nord, non loin du lac Sainte-Croix, afin d'y prendre une retraite forcée, ayant quatre enfants à charge. Il s'agit d'Albert (né en 1838), de Francis (10.5.1840), de Lucius (ou Lenius) (1841) et le dernier, né sur place en 1847 et baptisé Daniel-Gavin en hommage à son coéquipier qui avait été si proche de lui. Sa situation économique était plutôt serrée, même si son épouse donnait des cours particuliers aux élèves de l'endroit. Durant les six premiers mois, elle fut fort malade elle aussi : une toux continuelle, des fréquents crachements de sang et une fièvre constante la laissèrent un temps entre la vie et la mort. Samuel avait apprécié la somme que le Comité leur avait envoyée, mais il ne souhaitait pas qu'il répète ce don. Afin de mettre fin à leur dénuement, Dentan rapatria aux États-Unis un petit héritage qu'il avait touché quelques années auparavant à Lutry (d'où notre hypothèse qu'il y est peut-être né).

Dès la fin de la mission vaudoise, les parents Skimmer prièrent le couple de venir s'établir auprès d'eux. Mais Samuel refusa l'offre ne voulant pas être à leur charge en aucune façon, même si la famille de son épouse était plutôt à l'aise. Pourtant quatre ans plus tard, il consentit à ce rapprochement puisqu'il avait maintenant les moyens de subvenir à ses propres besoins à cause de l'argent de l'héritage reçu. Ils allèrent demeurer un peu plus au sud, à Galesburg, Illinois, qui leur offrait bien des ressources, soit pour l'entretien de la famille, soit pour l'éducation des enfants. Ce déménagement s'est fait en 1851.

Madame Dentan y ouvrit une école supérieure. Son mari tenta d'y donner des cours de français, mais tout stress lui créait de vives douleurs de sorte qu'il dut y renoncer. Il se contenta de s'occuper de quelques leçons d'écriture dans l'école de son épouse et de gérer, dans la mesure de ses forces, une pension modeste pour collégiens, ce qui leur apportait un supplément de revenus.

Ainsi s'écoulèrent les plus douces années que Dentan passa en Amérique, les soucis financiers avaient disparu, ses enfants grandissaient et s'épanouissaient à vue d'oeil, les délasséments intellectuels et artistiques qu'on trouvait sur place produisaient une heureuse diversion à l'état de désœuvrement physique que lui imposait son état de santé. La famille de sa femme l'entourait de toute l'attention et des soins nécessaires, et souvent même le gâtait.

Les enfants du couple ayant ensuite atteint l'âge adulte, on jugea plus sûr d'investir le capital restant sur une terre. À cause de la santé du père et la nécessité d'un climat plus doux, on choisit une ferme dans le sud de l'Illinois afin que toute la famille puisse s'y établir. Ce climat convenait particulièrement à leur troisième enfant, Lucius, qui à cause d'une croissance trop rapide, était menacé par une maladie de poitrine.

L'esprit missionnaire n'avait pas pour autant quitté Samuel, et chaque année, quand sa santé le lui permettait, il passait quelques semaines ou quelques mois à parcourir des contrées reculées pour y porter la Bonne nouvelle, évangéliser leurs habitants ou leur offrir de bons livres.

Une dernière fois, il quitta Galesburg et alla visiter une colonie de Belges établis dans une région fortement boisée près du lac Michigan. Bien que catholiques, ils aimaient lire les livres du missionnaire protestant. C'est à la longue que ces fréquentations bibliques produisirent leurs effets, mais on ne le verra qu'avec le temps.

Après les quatre mois de cette tournée, il s'installa dans leur nouvelle demeure. Elle était située à Hoyleton (à quelque 90 km à l'est de Saint-Louis, Missouri), pays agréable au climat très doux, où ses fils, dans la force de la jeunesse, s'adonnèrent à la culture de la terre et pourvurent aux besoins de tous. Leur père avait moins de distractions qu'à Galesburg, mais la vie paisible qu'il y menait et le travail qu'il pouvait faire sans peine lui convenaient tout à fait. Il était fort soulagé que son épouse puisse enfin respirer à son tour après toutes ces années difficiles.

Ça ne devait pas durer. La situation fut assombrie par l'intervention de l'ancien propriétaire de leur domaine qui leur réclamait encore une partie du prix qui lui avait pourtant déjà été payée. Le stress que cela lui causa lui ramena ses congestions cérébrales et finalement précipita sa mort, comme on le vit après coup. Sa famille l'incita à prendre du repos et à se détendre, par exemple en retournant voir la colonie suisse située à une cinquantaine de kilomètres de là et qu'il avait pris grand plaisir à visiter deux ans auparavant. Il préféra se diriger vers Saint-Louis parce qu'il venait d'être nommé délégué à l'Union congrégationnelle de l'Illinois du sud.

Au début de la semaine, vraisemblablement en 1864, il partit avec Lucius, car son état exigeait une action rapide en cas de crise. Arrivé à Saint-Louis, il renvoya son fils; quand elle l'apprit, son épouse le conjura de revenir car c'était imprudent de rester ainsi seul. Le jeudi soir, il répondit qu'il allait se mettre en route. Le vendredi, il vit encore deux personnes, son projet étant de partir le samedi. Sa famille l'attendait avec impatience, mais il ne parut ni le lendemain... ni dans les semaines qui suivirent. On écrivit à une connaissance de Saint-Louis, à des amis, on pensa qu'il avait peut-être voulu réaliser un projet de visite à des amis du Minnesota, On le chercha en vain à Galesburg, on fit paraître des annonces dans les journaux. Son épouse renvoya son fils à Saint-Louis reprendre les recherches, voir dans les avis mortuaires des hôtels s'il ne s'y trouvait pas; on le chercha partout mais comment retrouver facilement un homme dans une ville de 160 000 habitants.

Grâce à une liste fournie par la police, on finit par repérer le petit hôtel où il avait logé. Le propriétaire lui apprit que Samuel était en effet sorti le samedi, mais était rentré fort malade et que malgré les soins d'un médecin, il n'avait pas repris connaissance et était mort le lundi. On l'avait enterré dans la section des étrangers au Cimetière de Saint-Louis et c'est là qu'une inscription confirma aux yeux de tous son décès. Il était « mort de congestion » selon le registre. Le fils dut finalement acquitter la note d'hôtel pour récupérer les effets personnels de son père. Les Suisses où il avait logé avaient grandement manqué à leur devoir en ne prévenant pas la famille, ce que tous leur reprochèrent avec raison.

La *Feuille religieuse* conclut : « Dentan était non-seulement un fervent racheté du Sauveur; mais il était encore doué d'un esprit missionnaire et d'un ardent désir de glorifier son Seigneur, qui ne se sont jamais démentis. – Avec lui a disparu le dernier vestige du personnel envoyé par le canton de Vaud dans cette mission lointaine et malheureuse. – Puisse l'esprit qui l'anima s'emparer d'un grand nombre de ses compatriotes et le pousser dans le beau champ des missions avec plus de forces corporelles, mais avec le même zèle et le même dévouement » (février 1865, p. 88).

Révisée le 30 décembre 2014

Jean-Louis Lalonde

Sources

Manuscrites imprimées

Olivier, Henri et Jenny, « Adresse- poste restante – Montréal Bas-Canada 4 décembre 1834 », transcription d'une lettre manuscrite par M^{me} Haeberlé parue dans *Aujourd'hui Credo*, juin-juillet 1992, p. 7-11.

Dentan, Samuel François, *Journal d'un voyage du missionnaire Dentan, depuis l'île de Mackinaw à la Prairie-du-Chien; se rendant chez les Sioux; dans l'hiver d 1835 à 1836* (publié par la Société des missions évangéliques de Lausanne), Lausanne, Imprimerie et Librairie de Marc Ducloux, 1838, 28 p. [manuscrit de 1836 récupéré]. (en ligne)

Transcription de nombreuses lettres originales de Dentan, Gavin et Rossier sur les missions auprès des autochtones du Haut-Mississippi dans la *Feuille religieuse du Canton de Vaud*.

7\12\1834(528) 23\12\34(574) 18\1\35(40-42) 25\1\35(56) 4\10\35(444-446)
 20\12\35(559) 12\6\36(302) 24\7\36(352) 27\11\36(511) 8\1\37(33-47 + Sioux)
 26\3\37(219-224 Sioux) 20\8\37(385-389 Sioux) 26\11\37(524-27) 11\2\38(81-88 lettre
 de 1836) 18\3\38(161-182 lettre + carte 183-184) 29\4\38(270-277) 2\9\38(425-440)
 30\9\38(459-472 +Sioux) 27\1\39(62-63) 28\4\39(225-236) 7\7\39(330-332) 1\9\39(385-
 400) 6\10\39(433-444) 15\3\40(169-176) 26\4\40(271-272) 24\5\40(291-296)
 30\5\41(289-300 fils) 22\1\43(57-61) 4\6\43(316-319) 4\2\44(72-77) 24\3\44(177-180)
 16\2\45(97-101) 29\3\46(177-187) 9\4\48(141-143).

***, « Souvenir du missionnaire Dentan », *Feuille religieuse du Canton de Vaud*, volume 40, février 1865, p. 83-88, dont nous avons tiré l'essentiel de la deuxième partie sur sa retraite forcée (1846-1864). (en ligne)

***, *Minnesota as seen by travelers*, "Bishop Jackson Kemper's visit to Minnesota in 1843", (en ligne)

Imprimées

- Black, Robert Merrill, « Different visions: The Multiplication of Protestant Missions to French Canadian Roman Catholics, 1834-1855 », dans *Canadian Protestant and Catholic Missions, 1820s-1960s*, J.S. MOIR et C.T. MCINTIRE (dir.), New York, Peter Lang, 1988, p. 54, 73, 66-67.
- Cooper, John Irwin, *The Blessed Communion. The origins and history of the diocese of Montreal, 1760-1960*, Montreal, The Archives' Committee of the Diocese of Montreal, 1960, 266 p., p. 51-53.
- Cramp, J.M., *Les mémoires de Madame Feller*, Saint-Romuald, Editions Beauport, 1992, 283 p., p. 74, 78.
- Davidson, J. N., *Muh-he-ka-ne-ok : a history of the stockbridge nation*, Milwaukee WI, Éditions Silas, 1893, p., (en ligne).
- Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, I, p. 239-240.
- Flandrau, Charles Eugene, *The History of Minnesota and Tales of the Frontier*, Saint Paul MI, E.W. Porter, 1900, 408 p., spécialement p. 20, (en ligne).
- Pond, Samuel William, *Two volunteer missionaries among the Dakotas : or, the story of the labors of Samuel W. and Gideon H. Pond*, 1893?.
- Vinton, John Adams, *The North American Indians [...]*, vol. 2, Boston, The Congregational Library, 1869, 178 p., spécialement p. 72, 78, 89, 94, 95, 100.
- Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Particulièrement aux pages 51-2, 57-8, 97, 101-2, 116, 147, 154, 164, 340 et l'annexe 5.

Sites internet

- Glewwe, Lois A., Julia, Jane and Lucy Arrive – The Stevens Family Women – Part III, Dakota Soul Sisters, Stories of the Women of the Dakota Missions <http://dakotasoulsisters.com/>
 -----, The Story of Cordelia Eggleston Pond – Part I, *idem*.
 -----, The Story of Persis Skimmer Dentan, *idem*.
 Johnson, Frederick L., The Missionaries of Red Wing, 1837-1852, @MNOPEdia